Document généré le 18 juil. 2025 07:23

Ciné-Bulles

Rétrospective Regard sur le cinéma sud-coréen
Entretien avec Lee Mi-jeong, programmatrice invitée

Stéphane Defoy

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33614ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Defoy, S. (2006). Rétrospective Regard sur le cinéma sud-coréen : entretien avec Lee Mi-jeong, programmatrice invitée. *Ciné-Bulles*, *24*(2), 28–31.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rétrospective Regard sur le cinéma sud-coréen
Entretien avec Lee Mi-jeong, programmatrice invitée

« Je crois que le cinéma coréen a été pendant longtemps influencé par l'approche néoréaliste italienne du milieu du XXe siècle. » Lee Mi-jeong

STÉPHANE DEFOY

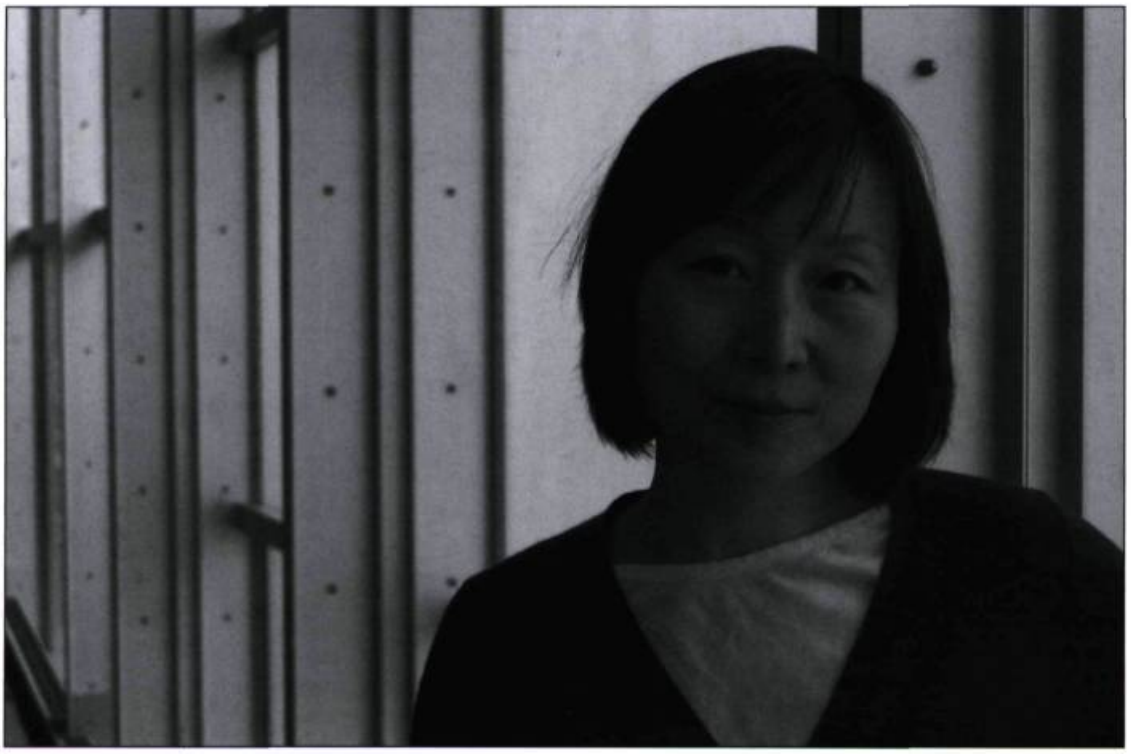
Dans un récent numéro de *Ciné-Bulles* (volume 23 numéro 3, été 2005), nous nous intéressions au cinéma de la Corée du Sud, qui ne cesse d'étonner et de surprendre par sa richesse et sa diversité. La tenue d'une rétrospective, Regard sur le cinéma sud-coréen, en mars dernier à la Cinémathèque québécoise ramenant cette cinématographie à l'avant-plan de l'actualité, nous en avons profité pour nous entretenir avec la programmatrice invitée de l'événement, Lee Mi-jeong[1], et ainsi approfondir notre découverte du cinéma du pays du matin calme (on apprend dans le dossier de presse qu'il s'agit d'une mauvaise traduction française, car il est plus juste de dire pays du matin frais et, en vérité, rien n'est moins calme que le passé politique houleux de cette patrie morcelée en deux parties depuis 1955).

Cet événement arrive à point nommé. Il fait écho à l'enthousiasme et l'engouement que suscitent plusieurs productions issues de la Corée du Sud depuis un certain temps. Comptant 48 millions d'habitants, avec comme voisins l'imposante Chine et l'influent Japon, ce petit pays d'Asie jouit en ce moment d'un statut particulier auprès des différents programmateurs de festivals de films internationaux. On joue du coude afin d'obtenir, par exemple, les dernières réalisations d'un Kim Ki-duk (**Samaria**, **Printemps, été, automne, hiver… et printemps**) ou d'un Park Chan-wook (**Sympathy for Mr Vengeance**, **Old Boy**).

La rétrospective était composée de 14 films, en majorité signés par des cinéastes faisant partie de ce que l'on désigne comme la troisième vague du cinéma coréen qui prend racine à la fin des années 1980, alors que le pays entreprend un tournant mémorable qui le mènera à la démocratie et ainsi à une plus grande liberté d'expression. Cependant, plusieurs réalisateurs inclus dans la programmation sont à ce jour inconnus au Québec, la diffusion de leurs œuvres se limitant à l'Asie et à l'Europe. De concert avec le Service culturel de la Corée du Sud à New York, Lee Mi-jeong souhaitait faire découvrir, entre autres, des auteurs dont la carrière a pris son envol dans les années 1990.

Nouvelle génération de cinéastes, quotas de diffusion de films nationaux imposés aux exploitants de salles — ce qui ne fait pas du tout l'affaire de Hollywood —, le thème de la violence au cœur de la création, l'image véhiculée des femmes et des hommes : autant de sujets que nous avons voulu aborder avec une programmatrice qui connaît ce cinéma sur le bout des doigts. Et au cœur de toutes les réponses, une lutte pour l'affirmation de l'exception culturelle d'une production cinématographique sud-coréenne qui poursuit son bout de chemin en continuant d'offrir une grande variété de propositions.

1. Lee Mi-jeong complète un doctorat à l'Université du Québec à Montréal en études et pratiques des arts. Elle est également programmatrice de la section asiatique du festival de films Fantasia.



Lee Mi-jeong – Photo : Éric Perron

« L'avènement de la démocratie en Corée du Sud a permis aussi à de jeunes cinéastes, s'étant exilés en Europe et en Amérique afin de faire leurs études, de revenir au pays. Ils ont ainsi fignolé un style, sur le plan technique par exemple, qui prend racine dans leurs influences acquises en Occident tout en ancrant leurs récits au cœur de la culture et des traditions propres à la Corée. »

Ciné-Bulles : Comment expliquez-vous la très grande popularité qu'obtient le cinéma sud-coréen depuis la fin des années 1990 sur la scène internationale?

Lee Mi-jeong : Il y a plusieurs facteurs qui ont favorisé l'éclosion d'une nouvelle forme de cinéma en Corée à partir des années 1990. En premier lieu, il faut rappeler que la Corée du Sud était toujours, avant 1993, sous l'emprise d'un régime militaire dictatorial. L'élection sur une base démocratique d'un président — Kim Yong-sam — en 1993 a favorisé le soutien tant sur le plan politique que sur le plan économique d'un cinéma novateur et parfois même dénonciateur. L'avènement de la démocratie en Corée du Sud a permis aussi à de jeunes cinéastes, s'étant exilés en Europe et en Amérique afin de faire leurs études, de revenir au pays. Ils ont ainsi fignolé un style, sur le plan technique par exemple, qui prend racine dans leurs influences acquises en Occident tout en ancrant leurs récits au cœur de la culture et des traditions propres à la Corée.

Ce groupe de réalisateurs partis à l'étranger appartient à ce que l'on surnomme aujourd'hui la troisième vague du cinéma coréen. Ont-ils toutefois conservé des influences provenant d'importants réalisateurs qui les ont précédés comme Im Kwon-taek et Shin Sang-ok?

Avant de parvenir à réaliser leur premier long métrage, plusieurs de ces jeunes artistes ont travaillé, lors de leur retour au pays, comme assistant auprès de cinéastes plus établis comme ceux que vous avez nommés. Par le fait même, ils ont un grand respect pour ces créateurs issus des vagues précédentes. Il faut aussi souligner qu'ils sont tous unis afin de revendiquer le maintien des quotas assurant une présence significative du cinéma national sur les écrans du pays. Cette mobilisation offre également la possibilité d'un échange d'idées et d'un partage des connaissances entre des cinéastes expérimentés et ceux en début de carrière.

Concernant le maintien des quotas, il est clair que l'industrie américaine du cinéma ne cesse de faire pression sur le gouvernement sud-coréen afin que ceux-ci soient complètement abolis. Pensez-vous que la résistance pourra durer encore longtemps?

Je n'ai pas de réponse à cela. Cependant, je sais qu'à l'heure actuelle, l'acharnement américain dont vous faites état a déjà des répercussions sur des cinéastes reconnus en tant qu'artistes tels que Lee Chang-dong, Hong Sang-soo ou Im Sang-soo. On leur demande pour leurs projets futurs de travailler sur des thèmes plus accessibles et de proposer des réalisations

Adresse inconnue de Kim Ki-duk

pouvant rejoindre un plus large public. Plusieurs comparent le bras de fer entre les États-Unis et la Corée du Sud dans le domaine du septième art à un match de soccer. Une équipe bien nantie qui profite de tous les moyens à sa disposition pour accéder à la victoire en affronte une autre qui doit lutter avec acharnement pour ne pas céder un pouce de terrain.

Deux éléments en particulier ressortent de plusieurs films sud-coréens qui sont parvenus jusqu'à nos écrans dans les dernières années. Dans un premier temps, l'importance du traitement artistique est indéniable. Comme pour l'ensemble du cinéma asiatique, le cinéma coréen s'attarde autant sur la facture du film que sur le contenu proposé. En second lieu, dans le déroulement de l'intrigue, la violence est très présente. Y a-t-il une raison à cela?

Tout d'abord, il faut souligner que la violence est partie prenante de toutes les cinématographies du monde. Je pense, par exemple, aux productions hongkongaises où l'on se tire dessus à qui mieux mieux ou aux multiples films asiatiques inspirés des mangas japonaises et, bien sûr, aux films d'action hollywoodiens qui ne font pas dans la dentelle non plus...

Cependant, dans le cinéma sud-coréen, l'expression de la violence est traitée d'une manière tout autre... plus froide, plus distanciée.

À la base, le cinéma coréen s'inspire fondamentalement du réel. C'est pourquoi tout au cours de son histoire, le pays a produit bon nombre de mélodrames sociaux. Je crois que le cinéma coréen a été pendant longtemps influencé par l'approche néoréaliste italienne du milieu du XXe siècle. Alors, comme dans la vie, la violence fait partie du quotidien et elle est amenée de façon plus directe, sans artifice et sans aucun recours à l'exagération.

« Les nombreux changements auxquels fait face le pays depuis 15 ans — passage d'un état dictatorial à la démocratie, ouverture à l'économie de marché, etc. — amènent inexorablement une réorganisation des rôles traditionnels au sein de la famille. Ce réaménagement ne se fait pas sans heurts. »

Évidemment, ce sont les femmes qui la plupart du temps font les frais de cette violence. Qu'en pensez-vous?

Il est très intéressant de voir l'évolution de la représentation des femmes dans le cinéma coréen tout en tenant compte de l'histoire politique de ce pays. À l'époque de la dictature militaire en Corée (avant le début des années 1990), le cinéma montre les femmes subissant la violence et la misogynie. Elles font face à la musique et renoncent à fuir leur insupportable réalité tout en occupant un rôle très délimité à l'intérieur de la famille traditionnelle. De leur côté, les hommes sont dépeints comme des êtres instables, irascibles et fortement accablés par les changements et surtout par l'occupation étrangère : le Japon entre 1903 et 1945 et les Américains pendant la guerre de Corée.

Après la fin du régime militaire, le cinéma contemporain de Corée montre des femmes qui s'efforcent de se regrouper entre elles afin de définir leur propre identité et d'acquérir le respect. Alors que les hommes tentent de fuir leur réalité et, dans certains cas, de se réfugier dans la nostalgie du passé, elles prennent de plus en plus de place dans la sphère sociale, ce qui leur permet d'affermir leur statut en dehors du cercle familial.

*Dans un même ordre d'idées, lorsqu'on regarde de plus près les longs métrages contemporains présentés lors de la rétrospective, on remarque dans plusieurs cas que les femmes sont terriblement malheureuses dans leurs relations avec leurs maris et que le mariage est un constat d'échec. C'est particulièrement marquant dans les films de Lee Min-yong (**A Hot Roof**), de Park Chul-soo (**301, 302**), de Lee Chang-dong (**Peppermint Candy**) et de Kim Ki-duk (**3-Iron**).*

Tout à fait. Plusieurs des films qui composent cette rétrospective se classent plus dans la catégorie des drames que dans celle des comédies. Ils témoignent de problèmes sociaux existants dans la Corée d'aujourd'hui. Problèmes sociaux qui, soit dit en passant, trouvent écho également dans le monde occidental. Sous un angle plus large, les films que vous mentionnez montrent effectivement des familles plutôt mal en point, même si la violence n'est plus aussi présente qu'autrefois. Les nombreux changements

auxquels fait face le pays depuis 15 ans — passage d'un état dictatorial à la démocratie, ouverture à l'économie de marché, etc. — amènent inexorablement une réorganisation des rôles traditionnels au sein de la famille. Ce réaménagement ne se fait pas sans heurts.

Dans la rétrospective, on trouve un nombre important de réalisateurs sud-coréens qui sont inconnus de nous parce que leurs œuvres n'ont jamais été distribuées au Québec. Étiez-vous pleinement consciente de ce fait?

Bien sûr. Au départ, je souhaitais que cette rétrospective soit encore plus imposante, c'est-à-dire que l'on puisse traiter plus en profondeur de ce que l'on appelle l'âge d'or du cinéma sud-coréen qui se situe à la fin des années 1950, après l'occupation américaine, jusqu'à la fin des années 1960 et ainsi pouvoir établir des liens plus significatifs avec les réalisations contemporaines. À un moment donné, il faut faire des choix et je savais qu'il y avait un intérêt pour voir des films qui s'inscrivent dans la renaissance du cinéma coréen de la dernière décennie. De plus, l'un des mandats d'une rétrospective est de faire connaître des cinéastes qui n'ont pas le rayonnement, par exemple, d'un Park Chan-wook ou d'un Kim Ki-duk, d'où une plus grande place accordée à des réalisateurs moins connus ici.

Puisque vous en faites mention, j'aimerais connaître votre opinion sur Kim Ki-duk, un réalisateur hors norme qui aime la provocation. Il connaît beaucoup de succès sur la scène internationale, dans les festivals, ce qui fait en sorte que ces dernières réalisations prennent l'affiche dans nos salles de cinéma.

Il faut savoir que ses débuts ont été extrêmement difficiles. Il ne vient pas du milieu du cinéma et n'a pas fait d'études dans ce domaine. Il arrivait à peine à trouver un minimum de financement pour concrétiser ses projets de films. L'aide extérieur était réduite et il devait faire à peu près tout lui-même. De plus, les critiques de films en Corée ont rédigé des articles très peu flatteurs concernant ces premiers longs métrages. Finalement, quelques-uns de ses films (**L'Île**, **Adresse inconnue**) ont commencé à circuler à l'étranger et ensuite tout s'est déroulé très rapidement jusqu'à la reconnaissance internationale dont vous parlez. Personnellement, je ne suis pas

« Personnellement, je ne suis pas très attirée par le cinéma de Kim Ki-duk. Sa conception de la nature humaine est assez noire et déprimante. Par conséquent, je trouve que sa façon d'interpréter le monde est plutôt limitée. En revanche, il possède de formidables qualités sur le plan artistique. Chaque fois, il propose une façon unique de traiter son sujet et il a le sens de l'innovation dans sa mise en scène. C'est ce qui fait son succès, je crois. »

Chant de la fidèle Chunghyang d'Im Kwon-taek

très attirée par le cinéma de Kim Ki-duk. Sa conception de la nature humaine est assez noire et déprimante. Par conséquent, je trouve que sa façon d'interpréter le monde est plutôt limitée. En revanche, il possède de formidables qualités sur le plan artistique. Chaque fois, il propose une façon unique de traiter son sujet et il a le sens de l'innovation dans sa mise en scène. C'est ce qui fait son succès, je crois.

Donc, Kim Ki-duk n'est pas en tête de votre palmarès. Est-ce possible, en terminant, de savoir quel est le cinéaste sud-coréen que vous préférez et pour quelles raisons?

C'est difficile de cibler un réalisateur en particulier. Tout d'abord, les films qui s'intéressent à des questions précises ou à des événements historiques m'atteignent moins que ceux qui touchent à la nature humaine dans son ensemble ou qui montrent tout simplement les individus dans leur plus simple expression à travers leur quotidien. En ce sens, et bien qu'ils ne soient pas tous d'origine coréenne, j'aime le travail de Hong Sang-soo (**La Femme est l'avenir de l'homme**), de Tsai Ming-liang (**The Hole**), d'Edward Yang (**Yi-Yi**), de Wong Kar-wai (**2046**) et, bien sûr, le premier cinéaste coréen à s'être fait reconnaître à l'étranger Im Kwon-taek (**Chant de la fidèle Chunghyang**). Ils ont en commun un sens de l'observation aiguisé qu'ils transposent dans des œuvres qui témoignent de ce que nous sommes. Il y a peu de temps, j'ai découvert également un jeune cinéaste talentueux du nom de Bong Joon-ho. On a pu voir, il y a quelques années au Festival du nouveau cinéma, son excellente histoire de policiers à la poursuite d'un tueur en série, **Memories of Murder**, une fiction tirée d'un fait divers en Corée. Un polar très particulier manœuvrant habilement entre la frayeur et le grotesque et qui n'hésite pas à sortir des sentiers battus. ■